

Anne Cuneo

Née à Paris de parents italiens, Suisse par mariage. Licenciée ès lettres et ès sciences pédagogiques de l'Université de Lausanne, puis formation de Conseil en publicité et de journaliste. Écrivain de livres « littéraires » et « documentaires ». Écrit et met en scène pour la radio, la télévision et le théâtre. Depuis 1981 travaille aussi dans les métiers du cinéma, comme assistante, scénariste, puis comme journaliste et réalisatrice, soit de façon indépendante, soit à la Télévision suisse.

Après une première phase autobiographique, Anne Cuneo découvre, à travers l'expérience théâtrale et cinématographique, les potentialités d'une forme de roman inspirée de la réalité mais susceptible de prendre des libertés avec elle pour en mettre en valeur certains aspects. Utilisée pour la première fois avec *Station Victoria*, elle a permis l'écriture d'œuvres basées sur des personnages réels. Dans *Le Trajet d'une rivière*, c'est la redécouverte d'un personnage oublié, et capital, de l'histoire de la musique. Dans *Objets de splendeur*, il s'agit d'un regard différent sur la vie amoureuse du jeune Shakespeare. *Le Maître de Garamond* raconte l'histoire d'Antoine Augereau, imprimeur à qui l'on doit maintes caractéristiques de l'orthographe moderne, et de ses rapports avec le plus célèbre de ses apprentis, Claude Garamond. Et enfin *Zaïda* est l'itinéraire d'une femme née en 1860, qui a vécu tous les bouleversements européens y compris deux guerres mondiales, et qui, l'année de ses cent ans, entreprend le récit de sa vie.

Anne Cuneo est également l'auteur d'une série de romans policiers (qu'elle qualifie plutôt de « romans sociaux ») solidement enracinés dans la réalité sociale contemporaine, et dont la narratrice est l'enquêtrice Marie Machiavelli.

Anne Cuneo

Gravé au diamant



camPoche

« Gravé au diamant »,
a paru en édition originale
à la Coopérative Rencontre, collection L'Aire, en 1967

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

« Gravé au diamant »,
deux cent quatre-vingt-septième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édition revue et corrigée par l'auteur,
le cinquantième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Couverture : photographie de Pierre Rittmeyer
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-288-1
Tous droits réservés
© 2011 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

Je persiste à réclamer les noms, à ne m'intéresser qu'aux livres qu'on laisse battants comme des portes, et desquels on n'a pas à chercher la clé. Fort heureusement les jours de la littérature psychologique à affabulation romanesque sont comptés. Je m'assure que le coup dont elle ne se relèvera pas lui a été porté par Huysmans. Pour moi, je continuerai à habiter ma maison de verre, où l'on peut voir à toute heure qui vient me rendre visite, où tout ce qui est suspendu aux plafonds et aux murs tient comme par enchantement, où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où *qui je suis* m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant.

ANDRÉ BRETON
Nadja

I

When I wake up early in the morning
Lift my head
I'm still yawning
When I'm in the middle of a dream
Stay in bed float up stream
Please don't wake me no don't shake me
Leave me where I am
I'm only sleeping.

JOHN LENNON
Revolver

L' ESCALIER était raide. Un virage à gauche et il disparaissait dans les tréfonds. Les parois étaient absolument lisses, ivoire. Elle ne se souvenait plus de la porte, qu'elle savait pourtant avoir poussée. On était comme dans un œuf qui, indéfiniment, se serait étendu en largeur. Elle prit le virage. On descendait encore. Derrière elle, une lumière aveuglante. Impossible de se tourner pour la regarder. Tout au fond, devant, une immense caverne ocre, aussi lisse que l'escalier. Dès qu'elle s'arrêtait, l'escalier se mettait à rouler. À mesure qu'on approchait du fond de la caverne, du fond de la caverne du fond de la caverne – l'escalier tournait sur la gauche. Donc on était dans un colimaçon. Elle était prise. Broyée ? Elle descendait. Devant elle, elle pressentait le cul-de-sac ocre. Il valait mieux ne pas le voir et descendre les yeux fermés. Si au moins un bruit... mais non, dans ces profondeurs, pas de bruits. Claire goutte d'eau claire... on entendit soudain le fracas d'une larme. Unique, elle se glissa jusqu'à la commissure des lèvres ; elle l'avalait, et tout fut marqué d'un doigt de sel. Elle ouvrit l'œil sec et l'autre. Devant elle, une immense grotte bleu d'eau. La larme. Le livre d'heures du duc de Berry. Le château était posé sur une colline de forme cylindrique. Elle était dans le cylindre et, par les mille orifices, elle voyait la campagne. Des paysans bleu blanc rouge du

duc de Berry, penchés sur la vigne. À demi tourné, l'un d'eux regardait le lit et elle crut qu'il allait enfin rompre le silence, dire quelque chose.

Comment sortir de cette caverne ? Elle reconnaissait l'endroit et aurait souhaité quelques lutins compagnons de jeux perdus des nuits claires le jardin plein de roses rouges. Coup de tonnerre, et une autre larme, dans un fracas de marbre que l'on brise, l'écrasa sous le poids de la volupté.

Elle tourna sur elle-même, aveugle. Une fois. Deux fois. Dix fois. Là-haut les ouvertures étaient comme des portes de cathédrale. Mais en bas... Même l'orifice par lequel elle s'était glissée avait disparu. Elle referma les yeux, se remit au carrousel, encore, encore elle ouvrit non oui voilà la sortie, voûtée, vers laquelle elle se précipita. On n'aboutissait qu'à une sacristie, vide sauf un petit lit sur lequel épuisée elle se laissa tomber.

Il était entré comme si elle l'avait attendu. Par où ? Il se coucha tout près d'elle et commença à tirer sur sa jupe. Il allait porter la main à ses propres vêtements lorsque Jacqueline entra et demanda où était le mouchoir. Le lui tendre ? Jacqueline allait voir l'homme non elle regardait regardait le mouchoir.

Je suis assise dans le tram et je me frotte le genou. Toujours le même genou, tant de fois meurtri. Une fatalité peut-être. Un genou du destin. En grim pant dans le tram, j'ai glissé, il a heurté le marchepied, très fort. J'essaie de ne plus y penser. La voix insidieuse de Wolff me dit déjà, je l'entends : pourquoi cet acte manqué ? Cet acte manqué ? En face de moi, un homme brun, élancé, ses longues mains osseuses reposent sur son genou. De belles mains.

L'inconnu la regarda dans les yeux et de ses belles mains lui entoura la tête. Elle s'y appuyait et ses paumes étaient comme une niche.

— *Lise ?*

— *Oui ?*

— *Tu veux bien ?*

— *Oui !*

Ils descendirent du tram. L'air froid de février était rempli de tuyaux d'orgue flûtés. Lentement, ils marchaient vers le grand hôtel. L'inconnu était très riche, il loua la suite royale.

— *Comment t'appelles-tu ?*

— *Guy.*

Non.

— *Comment t'appelles-tu ?*

— *Marc.*

— *Bellevue !* crie le contrôleur.

Je descends.

L'inconnu reste là. Est-ce qu'il me voit ? Maintenant je n'ose plus, moi, le regarder. Je traverse le square. Derrière moi, le tram prend le virage et il grince dans les rails. Je grince avec lui.

Lise ! Comment t'appelles-tu ? Simon, Claude, Jean, Christophe. Comment t'appelles-tu ? Lise.

Voici l'ascenseur. J'essaie de pousser la grille. Elle grince. Je la referme avec soin et je monte à pied, lentement, les quatre étages. Je sens le poids de la maison, chaque fois que j'en parcours les marches, une à une.

C'est idiot, ce que je fais, je vais arriver en retard. Pour une fois que j'avais attrapé le tram... au prix d'une chute.

Comment t'appelles-tu? Yves. Non. Alain. Non, non, non.

Je pousse la porte.

— Bonjour!

— Bonjour!

Dans le long couloir aux mille portes blanches, cette succursale de Madison Avenue, tout ce qui est verbe me concerne. Je vante tout. Derrière chaque porte, on entend des bruits. Une machine à écrire. Le téléphone. La voix de Martin:

— Oui, oui, mettez-m'en cinq mille.

Cinq mille! Et je ne sais toujours pas le nom de l'inconnu.

Tout au fond du couloir, j'ouvre la porte de mon cube. Le téléphone saigne bruyamment, insupportable.

Allô?

Et le fil se dévide, peu important, pendant que dans le square on entend grincer le tram.

Si Cléopâtre avait porté un soutien-gorge, elle aurait choisi un Blansein.

Bambin bave plus blanc.

M^{me} X pesait cent quatre-vingts kilos. Maintenant, regardez-la.

Toutes les semaines, je suis avec fascination les histoires de ces grosses femmes qui se ramènent à des proportions normales. À lire le

« Ladies' Home journal », il y en a des millions. Je tâte mon bras. Est-ce que je suis trop grosse ? Soixante kilos... cent soixante centimètres. Bien sûr, mon squelette est très lourd, on me l'a toujours dit.

L'inconnu la regardait fixement. Ses belles mains lui parcouraient les bras. La fermeture glissa sous sa caresse et son doigt agile extirpa un os.

— *Que ton squelette est lourd !*

— *Et toi ? demanda-t-elle.*

Il se déboutonna en un instant de la cravate au sexe, et elle vit palpiter le grand coléoptère rouge. Il se referma avant qu'elle eût pu scruter dans toute son étendue la configuration du lieu.

Neuf heures. J'entends les bruits des tasses qui approchent à grands pas. Herr Richard distribue le café. Herr Richard sort tout droit d'un film allemand des années vingt. Parfois, je me suis dit qu'il était Der letzte Mann de Murnau, un dernier des hommes qui n'aurait ni très bien ni très mal fini. Au lieu de déchoir, le dernier des hommes distribue le café à neuf heures, le courrier à dix, les journaux à onze.

Il ouvre la porte :

— *Guten Tag, Fräulein Lisa.*

— *Guten Tag, Herr Richard.*

— *Schönes Wetter, heute.*

— *Ja, wirklich.*

Il referme la porte de sa lourde main boudinée pendant que l'arôme du café eût ressuscité Cléopâtre si elle avait bu du café.

Martin entre sans frapper. Martin entre toujours sans frapper, et toujours j'ai l'impression qu'il me viole.

Il s'assied sur le rebord de la table et pose une main sur ma nuque.

Elle frémit.

— *Comment t'appelles-tu ?*

— *Martin.*

Non.

— *Ça va, Lise ?*

— *Ça va.*

— *Tu n'es pas venue, hier soir.*

— *Non.*

Il se penche et sa mèche effleure mon nez.

— *Tu n'avais pas envie de moi ?*

— *Je ne sais pas.*

— *Allons donc...*

— *Non, je ne sais pas, je t'assure...*

— *Et pourquoi donc ?*

— *Je ne peux pas t'expliquer...*

Il était blond. Très grand. Il ressemblait à... à... à Gary Cooper. Non. À Kirk Douglas. Ce serait Kirk Douglas. Il était blond. Ses yeux très bleus la regardaient, fixement plongés dans les siens.

— *Lise !*

— *Kirk !*

— *Lise, je ne veux personne d'autre que toi. Dis-moi que tu es ma femme.*

— *Je suis ta femme, Kirk, je ne veux pas d'autre homme que toi. Et toi ?*

— *Je suis à toi, à toi seule.*

— *Kirk.*

— Dis donc, Lise, tu dors ?

Je regarde Martin, ses sourcils noirs, broussailleux, la mèche qui lui barre le front, son sourire de jeune félin. Parfois, il ressemble à Alain Delon.

— Non, je ne dors pas.

— Tu me fuis...

— Mais non, pas du tout, quelle idée !

Elle courut se cacher dans le bosquet.

— Martin ?

— Quoi ?

— Embrasse-moi, s'il te plaît.

Il se penche un peu plus, il accentue un peu la pression sur ma nuque. Il me prend les lèvres. Je ferme les yeux. Une lune noire roule ses feux, un cliquetis de dents. Le tram grince. J'essaie de reculer. La main de Martin est chaude et ferme sur ma nuque. J'ouvre les yeux sur son nez en gros plan.

— Ça va mieux ?

— Oui.

— Pourquoi voulais-tu ce baiser ?

À la place de l'inconnu du tram. À la place de Kirk.

— Pour que tu me dises bonjour.

— Je m'intéresserais davantage à te dire bonsoir.

— Mufle.

Martin entre, une feuille à la main.

— Lise, il faudrait trouver un slogan pour la neuf-chevaux.

— Pour la neuf? Pourquoi pas le même que pour les autres?

— Le patron veut quelque chose de spécial parce que c'est la voiture de tout le monde.

— Tous les hommes jusqu'au dernier... Le dernier des hommes roule en neuf-chevaux.

— Tu dis?

— Rien, rien. Apporte-moi de quoi me faire venir des idées et laisse-moi tranquille.

Il revient, les bras chargés.

— Ça suffit?

— On verra. Martin?

— Oui?

— Embrasse-moi...

— Tu vois, tu aurais dû venir hier soir...

Il m'embrasse longuement.

Un instant, je ne flotte pas. Je ne flotte jamais quand on m'embrasse. Si je n'éprouve plus ce sentiment de sécurité dans les baisers, alors ça ne vaut plus la peine. Il faut changer d'homme. L'affaire c'est qu'il y a des hommes que je ne veux plus embrasser, mais il en reste plus d'un avec qui je me sens amarée. Est-ce que Martin sait? Martin ne sait rien. Il veut que je passe mes nuits avec lui, c'est tout.

— Si tu me dis encore une fois que j'aurais dû venir chez toi, je ne viens plus jamais.

Il a un geste surprenant. Il me caresse très gentiment les cheveux, avec affection.

Quelque chose remua au fond de son ventre.

— Martin?

— Quoi ?

— Rien...

— Excuse-moi, je suis vraiment un mufle.

Qu'est-ce qui ne va pas, fillette ?

— Oh ! Martin...

Il attend.

Je voudrais que ma vie soit un lit. Je voudrais que mon lit soit une grande plaine au galop dans laquelle je me noierais comme on se perd dans le whisky.

— Tout va très bien, j'ai mal dormi, c'est tout.

— Je voudrais avoir le temps de rester avec toi, mais j'ai des montagnes de travail.

— Ce n'est pas nécessaire, laisse-moi à mon slogan.

— Dans une heure ?

— Dans une heure. Enfin, viens toujours voir.

Je suis toute seule devant ma feuille blanche. Panique. Comme toujours. Une feuille blanche. Une voiture. Voilà. Il ne me reste qu'à trouver les mots magiques qui tenteront les acheteurs. Si je les trouve, si j'en trouve beaucoup, j'aurai de l'argent, je serai riche. Je pourrai m'acheter ce que je veux.

Elle était vêtue d'un tailleur en poil de chameau de coupe exquise. À son bras droit, trois bracelets en or cliquaient sourdement. À son bras gauche, une montre carrée, sertie de diamants, extra-plate, automatique. En sortant de son élégante voiture bleu nuit, elle vit que l'inconnu la regardait. Il lui sourit, et pour Lise ce sourire fut comme un pays familier.

— Bonjour.

— *Bonjour.*

Quel courant passa entre eux ? Quel contact magnétique ?

Elle entra dans le bar. Il la suivit. Un maître d'hôtel parfaitement stylé s'informa de leurs désirs.

Faire l'amour.

— *Vodka. C'était pour marquer à l'inconnu qu'elle était un être exceptionnel en tout. Son visage lisse, maquillé divinement avec « Merveilleux Diamant », ses yeux, auxquels le mascara conférait une profondeur unique, se tendaient vers l'inconnu. Comment vous appelez-vous ?*

Wolff.

OH ! NON !

J'ai dit une heure. Elle s'use, mon heure. Et pas de slogan. Hier soir, en passant à la Bellerivestrasse, j'ai vu une neuf-chevaux en bouillie contre un mur. Deux morts. La direction a cassé. Une voiture neuve. Une neuf-chevaux. C'est peut-être moi qui la lui ai fait acheter. Je l'ai persuadé. C'est la première fois que je fais le rapprochement. Je lui ai parlé à travers les journaux – je lui mentais chaque jour : neuf-chevaux, synonyme de confiance. Une neuf-chevaux, la voiture qu'il vous faut. La voiture pour vous. Pourquoi a-t-il l'air de tant s'ennuyer ? Il n'avait pas de neuf-chevaux pour aller en week-end.

Et moi, Lise, je lui dis ça parce qu'on me paie. ON ? *L'inconnu était extrêmement riche, il loua la suite royale. On me paie pour vendre cet objet qui demain peut se lancer contre un mur et... Le chauffeur n'est pas mort tout de suite, je l'ai vu perdu dans la blancheur du brancard : il était beau. Peut-être un amant*

extraordinaire. Il aurait fallu jeter un coup d'œil sous ses paupières. L'inconnu... L'inconnu est mort dans la nuit. Assassiné par sa voiture.

Ce qui m'a le plus touchée, c'est l'aspect de la tôle. Froissée comme une boulette de papier. Pourtant elle gardait encore quelque chose de son éclat.

Et en regardant l'arrière, on avait l'impression que la voiture était intacte. Que quelque chose dans cette mécanique ait pu être préservé... Ça m'a fait le même effet que lorsque je vois une photo du président des États-Unis, Johnson, léchant un ice-cream (et pendant ce temps il meurt cent – deux, trois cents ? – Vietnamiens chaque jour). Monstrueux. La catastrophe à l'avant, le paisible quotidien à l'arrière. L'accident à la Bellerivestrasse, et à quelques centaines de mètres moi qui cherche un slogan.

Comment s'appelle l'inconnu ? Kirk. Ce serait le Kirk du Perdido. Au secours Kirk. Au secours ! Enfuyons-nous d'ici, vite.

Ce n'est pas hier soir que j'ai vu la neuf-chevaux. Il y a plus de quinze jours. Mentreuse.

Kirk.

Mentreuse. Lâche.

Ah ! merde !

— Tu as fini, Lise ?

— Non. Reviens dans dix minutes.

La dernière fois, je leur ai produit un truc tellement bien que le patron m'a fait venir pour me féliciter. On sait ce que cela veut dire. Au lieu de deux salaires à Noël, j'en aurai trois. Est-ce que je ne

pourrais pas, aujourd'hui aussi... Le tram, en bas, prend le virage, le bruit me vrille. Je tends l'oreille – la remorque aussi va prendre le virage. Ça y est. J'ai l'impression de recevoir un bruit en pleine tête.

— Lise ?

— Une minute.

Je débouche mon stylo et j'écris strictement n'importe quoi.

Neuf-chevaux – le repos de l'homme moderne.

— Voilà. Tiens.

Martin me regarde d'un air indéfinissablement étonné.

Il m'énerve.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, pendant que ses sourcils très haut levés le démentent.

— Va, va, va-t'en avec ton slogan.

— Qu'est-ce que tu fais à midi ?

— Rien, pourquoi ?

— Tu viens manger avec moi ?

— D'accord.

N'importe quoi pourvu que je ne sois pas seule. Et Martin me fera peut-être l'amour, ça arrange toujours un peu les choses.

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures dix.

— Bon. Midi et quart, d'accord ?

— Midi et quart.

Il s'en va.

Aujourd'hui personne ne vient me donner du travail, à part Martin. D'habitude j'en profite pour

lire. Mais ce matin les trams ponctuent le temps. Je ne peux pas m'empêcher de les entendre. Je regarde le square. On démolit le bloc d'en face et je me dis : c'est le paysage de mon travail qui disparaît. Je me demande, pourquoi cette mélancolie. Dieu sait que je n'aime pas cette place, cette maison. Je n'aime pas venir ici tous les matins.

Pourquoi donc est-ce que je regrette la disparition de cette maison ? Je n'y tiens pas.

Je crois avoir une réponse : une démolition, c'est un peu un signe du temps qui s'écoule. Je cherche toujours à me rassurer, à me dire que le temps ne passe pas, en me référant aux objets qui, eux, restent ce qu'ils sont. Alors, que le décor d'une période aussi courte soit-elle disparaisse, la peur de la mort s'installe subrepticement et engendre la tristesse, le regret non de l'objet, mais du temps qui a passé.

Le téléphone.

Je tends la main, automatiquement.

Je la retire.

Pourquoi est-ce que je me sens obligée de répondre ?

Je n'ai pas envie de le faire. J'étais en train de penser à quelque chose d'intéressant.

C'est peut-être du travail...

De l'argent.

Je méprise l'argent.

Mais quand on m'en offre, je ne dis jamais non.

Quand vais-je refuser pour la première fois ?

Le téléphone, le té-lé-pho-ne.

Je décroche.

— Allô ?
— Lise ?
— Oui...
— C'est Jacqueline.
— Salut. Écoute, Jacqueline, je te rappelle, je ne peux pas maintenant...
— Mais oui, d'accord.
— Cet après-midi ?
— Bon. Au revoir.
— Au revoir.

En raccrochant, je tremble de tout mon corps. Je tremble de n'avoir pas pu résister. J'ai eu peur de désobéir. J'ai eu peur parce que, si je l'avais fait, j'aurais pu être punie.

Comment peuvent-ils me punir ?

Me priver de mon travail...

C'est ridicule, on ne me prive pas de mon travail parce que je refuse de répondre au téléphone. Oui, mais voilà, qui sait où le premier refus va m'entraîner ? Et si on me prive de mon travail, effectivement ? Je peux faire autre chose. Oui, mais ici, je suis en sécurité. Je leur dois à peine vingt-cinq heures de présence par semaine, ils me donnent un salaire fixe, et en plus des primes pour mes bonnes idées. Il y a Martin, je peux faire l'amour avec lui sans avoir à chercher ailleurs. Je ne l'aime pas vraiment, pas plus que mon travail, mais je suis tranquille, couverte. Après tant d'années d'insécurité, de ne pas savoir le matin ce que je mangerai le soir, avec qui je passerai la nuit. Non, pas ça, pas ces alibis. Je n'ai pas le droit de justifier le présent au moyen du passé. Je n'en sortirai jamais.

Ce n'est pas possible de continuer ainsi. Ce travail raisonnable. Cet amour raisonnable qui ne froisse jamais les draps. Quelque part, il doit pourtant exister l'amant fou dont je rêve la nuit et qui m'accompagne parfois jusque fort tard dans la matinée.

Le téléphone. Je réponds.

— Lise, tu sais qu'il est presque midi et demi?

— Oh! pardon! J'arrive.

Ma journée de travail est finie; jusqu'à demain, je suis libre.

Dans la rue, Martin me prend la main. Je sursaute. Un geste tendre, et je suis perdue, toujours.

— Tu préfères aller chez moi ou au restaurant? me demande Martin.

— Chez toi.

— Ça ne va pas aujourd'hui, Lise?

— Non. J'ai ma crise.

— C'est la faute de M. Wolff.

— Ne dis pas de bêtises, Wolff n'y est pour rien. Je suis malade, là, dans le crâne.

Martin sort sa clé. Il habite à deux pas du bureau.

Chez Martin, c'est un peu chez moi. J'y suis plus souvent que dans ma chambre.

Nous nous faisons des œufs au plat, de la salade, du café. Le menu ne varie pas d'un jour à l'autre.

Si Martin me demandait de faire l'amour maintenant, est-ce que je saurais lui dire non? J'ai dit

non à Jacqueline tout à l'heure. Oui, mais Jacqueline, c'est mon alter ego, ma meilleure amie et ma meilleure mère. Quoi que je lui dise, je sais que je la retrouverai. Tandis que Martin, le patron...

J'avale mes œufs distraitement.

Il y a quelques jours, à la radio, j'ai entendu un entretien avec un type remarquable du nom de Marcuse: il disait que le but du système était de former des gens tellement dépersonnalisés qu'ils ne puissent – ou ne veuillent – plus dire non. Wolff me dit toujours que les névrotiques n'osent jamais dire clairement non.

Nom d'un chien! Mais alors... je pose ma fourchette.

Alors... alors...

— Lise, qu'est-ce que tu fais?

Je me retrouve debout devant la fenêtre.

— Tu sais, Martin, j'ai compris quelque chose d'horrible.

— Quoi?

— Que le système a intérêt à ce que les gens soient névrosés pour continuer à fonctionner.

— Mais de quel système est-ce que tu parles?

— Du... du système d'organisation du monde, tu comprends?

— Rien du tout.

— Mais oui, les psychanalystes, c'est seulement pour l'élite. On se garde bien de les mettre à la portée de la masse. Si tout le monde était équilibré, on ne pourrait plus manœuvrer les gens.

— Ça m'intéresserait de savoir ce que Wolff pense de ça.

— Je le lui demanderai. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Peut-être. Comment es-tu arrivée à ça ?

— C'est compliqué... Un accident, le slogan pour la neuf-chevaux, le téléphone, Marcuse.

— Mon pauvre chat, ça ne va vraiment pas aujourd'hui.

Il m'a entouré les épaules. Maintenant, il me pose des baisers légers sur le cou, la nuque.

Voilà. Maintenant – dire non. Mais pourquoi dire non, j'ai envie de lui. Pas de lui. De faire l'amour, c'est différent. De lui aussi. Il est beau, Martin, sympathique, intelligent. Parfois je pense avec remords que si j'arrivais à me sortir de mes problèmes je pourrais l'aimer.

Nous sommes dans le lit, il me touche, et ses mains sont vides. *Ses mains étaient des cornes d'abondance. Chaque caresse déversait sur sa peau des charretées de fruits rouges, odorants, des jardins de roses aux pétales doigtés.*

Je garde les yeux fermés pour ne pas voir Martin. Je le caresse d'un doigt gourde, il pose sur mon sein des baisers à peine perceptibles. Il n'est pas Kirk, mais la chambre a fait place à la caverne magique, lisse, ocre, aux éclatements d'astres noirs. Ma poitrine est un feu. Lui, il a perdu toute identité. Il est au fond de mes paupières closes un horizon de feuilles au ventre vert tendre. Le soleil me darde de mille sexes et mes contours peu à peu se défont. Ce qui reste au creux du drap, c'est, dénudée, une corbeille d'enfance gravée au diamant – sang,

indicible et visages indistincts. Il chausse les gants d'impossible. La mer! Viens petite, viens te noyer et nous courons il me tient par les hanches nous courons dans le blé vert de mai le jardin aux pétales doigtés le voilà le voilà l'oiseau noir il déploie ses grandes ailes de velours gorgées de gargouillis le sang s'envole par la plaie béante le tournoiement devient vertige si je m'arrête c'est l'escalier qui se met à rouler je suis broyée je cherche à me retenir je ne trouve que ses cheveux ses mains sur mes épaules et mon corps comme mille truites ah! je fais surface pour respirer oh! non et tout est drainé d'un coup.

*Si je vous dis que sur les branches de mon lit
Fait son nid un oiseau qui ne dit jamais oui
Les mots surgissent, je ne sais d'où.
L'inconnu posait sur elle un regard cristallin, elle lui
sourit, les yeux lisses.*

Martin remue. J'ouvre les yeux.
Il sourit. Moi aussi.
— Ça va?
— Oui, et toi?
— Oui.
— Tu sais ce que j'aimerais?
— Quoi?
— Pouvoir faire l'amour les yeux ouverts.
— Essaie!
Il rit.
— Mais ça ne marche jamais...
— Pourquoi voudrais-tu garder les yeux ouverts?

- Pour voir l'oiseau.
- Quoi???
- Aucune importance. Je dis des bêtises...

J'aimerais garder les yeux ouverts et que mon amant soit à lui seul la mer et le jardin d'enfance, les roses doigtées et les fruits odorants, le soleil de diamant, la voie noire.

Est-ce que je demande l'irréalisable? Qui est-ce que j'attends? Est-il possible que mon imagination échafaude l'impossible dans la démesure? Et si je rencontrais un homme qui échafaude comme moi?

Tant que je n'aurai pas apprivoisé l'oiseau qui ne dit jamais oui, je ne serai pas disponible pour l'amant merveilleux. Existe-t-il, d'ailleurs?

Martin s'est levé et a mis un disque. Félix Leclerc. Les images se déroulent, les marais, les perdrix, les vieux châteaux. J'aime bien Félix Leclerc.

Soudain, une note différente :

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers

Une mélodie très douce.

Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :

Rimbaud !

Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.

Ah ! oui.

Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :

Mais l'amour infini me montera dans l'âme,

Et j'irai loin, bien loin, comme un bobémien,

Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

L'amour infini... J'ai failli capituler, oublier Rimbaud. Bien sûr qu'il existe, l'amant merveilleux. C'est Rimbaud, justement, qui a donné une forme à mes rêves. C'est le seul poète déraisonnable que j'ai lu avant l'âge de neuf ans. Je faisais des vers à longueur de journée, j'étais nourrie de poésie : Carducci, Petrarca, Leopardi, Dante même, je les connaissais bien. Et Rimbaud, dont mes parents possédaient une mauvaise traduction italienne. J'en savais la moitié par cœur.

C'est la première fois, depuis ce temps-là, que j'entends « Sensation ». Tant de fois, misérablement, je me le suis récité dans mon lit d'orpheline. C'est la première fois, aussi, que je l'entends en français.

— Tu veux dormir, Lise ?

— Oui, peut-être un peu. Mets le réveil, s'il te plaît, je dois aller chez Wolff à quatre heures.

— Voilà. Je file, il est déjà plus de deux heures. Je te vois ce soir ?

— Ça dépend... Tu viens au cinéma avec moi ?

— Tu dois vraiment aller au cinéma tous les jours ?

— Ben, il paraît que oui.

Il y a des choses que Martin ne comprendra jamais.

Oui, je suis une rêveuse impénitente, oui, je nourris mes rêves de cinéma. Pour leur conception calviniste de l'existence, aller au cinéma, c'est un délassément qu'il faut mériter en travaillant dur trois jours au moins entre un film et l'autre.

Moi, ça m'arrive d'aller trois fois au cinéma en un seul jour. C'en prend des proportions de scandale.

Martin pose un baiser sur mon front et s'en va. Partir. Partir d'ici. Très loin au pays de l'amour infini.

Je somnole.

Kirk lui caressait les cheveux tendrement.

— *Demain, Lise, nous partirons d'ici. Nous nous en irons, très loin...*

— *Oui.*

Quand il la touchait, elle se sentait entière, toute de chair et de sang.

— *Oh! Kirk, partons tout de suite.*

— *Tu veux partir maintenant?*

— *Oui, maintenant.*

— *Viens.*

Il lui prit la main et l'entraîna le long de la plage ensoleillée. Il riait. Elle riait. Ils couraient, ils couraient, couraient couraient couraient...

Je me sens glisser. Je pars.

D'un coup, c'est la nuit.

Elle ne se souvenait plus de la porte, qu'elle avait pourtant poussée. La maison, perchée sur la colline, était celle de son enfance. Elle en était sûre. Et pourtant, à l'intérieur, elle ne reconnaissait rien. La vaste spirale de l'escalier avait disparu. Toutes les parois séparant par de longs couloirs la cage d'escalier des chambres étaient démolies. L'espace, entièrement remodelé, était magnifique. Ce qui avait été la cage de l'escalier et le grand salon du sud au rez-de-chaussée, la salle de billard au premier et la rangée de chambres mansardées (abandonnées et pleines de

trésors), tout cela était transformé en une salle immense, haute de trois étages. Les fenêtres étaient restées telles qu'elles avaient été dans les chambres. Grandes baies très hautes, se terminant en demi-lune, au rez-de-chaussée, grandes fenêtres rectangulaires au premier, et une longue rangée de petites fenêtres rondes au deuxième. On avait de l'intérieur la même vue d'ensemble que de l'extérieur. Mais dehors, la façade était nue, sobre, rose pâle. Dedans, c'était une profusion de motifs baroques, d'ors, de tentures bleues, jaunes, pourpres. Un immense lustre tel qu'elle n'en avait vu qu'au palais de l'Ermitage à Léningrad occupait tout le plafond et descendait jusqu'à la moitié du premier étage.

Face aux fenêtres, là où il y avait eu les couloirs, des balcons intérieurs en bois sculpté donnaient accès aux chambres est, ouest et nord. Elle était au deuxième étage et admirait la transformation qu'avait subie cette maison quelconque. C'était un salon de Mille et Une Nuits aux ors mallarméens. Elle se demanda comment descendre, puis se souvint de l'escalier de secours. Elle fut rassurée, dans ce décor somptueux, de connaître encore les chemins secrets. C'était un petit colimaçon extérieur en métal, et chacun de ses pas résonnait dans toute la maison. Au rez-de-chaussée, elle trouva sans hésiter les chambres à coucher. Elles étaient là où autrefois se trouvait la salle à manger.

Elle entra dans la première. Il y avait là Lorenzo, couché sur la couverture piquée d'un grand lit en bois torsadé, peint en bleu et couvert d'un baldaquin brodé tissé de fils émeraude et or.

— Je ne pensais pas te trouver ici.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu viennes.

Lorenzo était complètement nu. Elle fut prise d'une soudaine langueur, elle s'approcha et lui toucha l'épaule.

Elle aurait voulu faire l'amour avec lui, tout son corps se tendait, et il la prit, très simplement, parmi les plis de la couverture piquée. Elle sentait l'extase toute proche. Fermait-elle les yeux, ils étaient remplis des émeraudes dorées du ciel de lit. Les ouvrait-elle, c'était le sexe de Lorenzo qui s'insinuait dans son corps tout entier.

Elle vit, vit elle-même, les ailes noires apparaître soudain aux épaules de Lorenzo.

C'était donc lui l'animal vorace. Je vais mourir, oui, mourir dans le délire.

D'un coup, la porte s'ouvrit et la mère de Lorenzo fit irruption dans la chambre. Elle sentit son cœur se serrer.

— Lorenzo, dit la mère, viens graver les perles, c'est urgent.

Lorenzo s'en alla sans paraître faire attention à elle.

La mère ne l'avait pas vue. Elle se blottit dans la couverture piquée. Il allait revenir sans doute. Non, elle ne répondrait pas au téléphone, non non non non...

Le réveil. Il est trois heures.

En me savonnant sous la douche, je regarde mon corps, j'essaie de le distancer de moi. Un corps quelconque, un ventre un peu dodu, des seins plutôt petits. Il me semble n'avoir rien de l'agressivité physique que j'associe à l'insatiabilité sexuelle. Et pourtant la soif d'aimer est là, possessive, lancinante. Lorenzo flotte autour de moi, je le vois surgir, tel l'oiseau de Max Ernst, de partout. Les monstres m'assaillent, le sommeil n'est pas un refuge.

Maintenant, je m'habille, il faut que j'aille chez Wolff.

Je n'ai pas particulièrement envie d'aller chez Wolff. Je n'y vais jamais avec enthousiasme. Aujourd'hui, pourtant, j'ai des choses à lui raconter, ce n'est pas tous les jours.

Si je ne suis pas en retard, je vais toujours à pied jusque chez lui. D'ici, je n'ai qu'une longue rue à parcourir, la Freiestrasse.

D'abord elle est bordée d'arbres, par instants les sommets se rejoignent. Et puis j'aime l'idée que cette rue tranquille c'est la Freiestrasse, la rue franche, la rue de la liberté. Aujourd'hui, je ne suis pas pressée.

Qu'est-ce que je vais raconter à Wolff ?

D'abord, j'ai deux rêves. Celui de cette nuit, et celui de tout à l'heure. Qu'est-ce que j'ai rêvé cette nuit ? Je dois faire un effort pour m'en souvenir... Et puis... il y a l'angoisse du monde qui menace. Même mon téléphone n'est plus inoffensif.

Lorenzo, c'est curieux... je n'avais jamais pensé à Lorenzo. Pourtant, une fois, près du palais de ma tante à Crema, pendant la guerre... J'ai cinq ou six ans. C'est le soir, un soir d'automne à la senteur de brouillard. La rue me semble immense, les maisons énormes. Mais c'est seulement que je suis si petite. Il fait nuit noire et je marche dans la rue avec Lorenzo et une autre personne, une femme. La femme dit que c'est bientôt la Sainte-Lucie.

— *Qu'est-ce que c'est, la Sainte-Lucie ?*

— *C'est une très gentille sainte qui vient avec son mulet pendant que les enfants sages dorment, la nuit du 6 décembre, et pose pour eux des cadeaux sur le rebord de la fenêtre.*

— *Et l'Enfant Jésus, alors ?*

— *Il est tellement occupé avec toi et tes petits amis qu'il a confié ce quartier à sainte Lucie.*

Je comprends.

— *Et si les enfants ne sont pas sages ?*

— *Alors, elle ne leur apporte rien, et c'est le grand aigle qui vient.*

Je serre très fort la main de Lorenzo, il serre aussi.

— *Quel grand aigle ?*

— *Celui qui tombe de haut, tout droit, sur les enfants, les prend dans ses griffes et les emporte dans la montagne.*

— *Oh ! oui, je sais, j'ai vu une gravure.*

Nous tournons le coin de la rue et soudain, par terre, je vois s'allonger l'ombre de l'aigle, un petit corps comme le mien, et deux immenses ailes.

Non ! J'ai peur. Je n'ai pas été sage. Avec un hurlement de terreur, je m'arrache de Lorenzo et je me mets à courir. Il me rattrape.

Il me prend dans ses bras.

Je tiens tout entière dans le creux, j'ai peur, il m'embrasse partout, sur les mains, les bras, le ventre, la poitrine, le visage, dans les cheveux, j'ai encore peur, mais c'est délicieux. Je soupire d'aise.

— *Ah ! Lorenzo, si tous les oiseaux étaient comme toi !*

Wolff travaille dans une maison basse, couleur sang-de-bœuf. Il faut pousser une petite grille qui grince. Et puis la porte du rez-de-chaussée est fermée, il faut sonner. Il actionne l'ouverture électrique depuis son bureau, au deuxième étage.